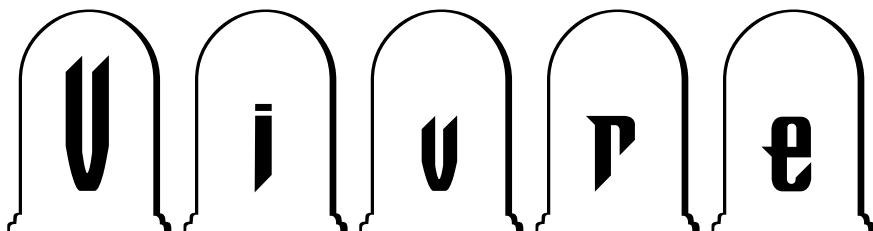


Ilana RAMCHAR



Dijon - Octobre 1997

- Vous allez peut-être mourir.
- Peut-être.
- Mais vous n'avez pas peur ?
- Pas de vivre en tout cas.

Et Jeannine se jette dans le vide pour des minutes de chute. Seule. Accrochée à son unique parachute dorsal. Elle n' imagine pas qu'il se coince lorsqu'elle tirera sur la poignée.

- Ce qui m'ennuie dans la mort c'est seulement que je ne peux plus vivre.

Elle descend vers la terre comme lorsqu'elle se promène sur le trottoir de sa rue. Elle enchaîne les figures. D'ici en bas on devine qu'elle chante, qu'elle rit.

- Vos enfants ont ils peur que vous vous écrasiez ?

Tout là haut, si loin que l'oxygène est à peine respirable Jeannine plane sur les molécules d'air.

- Je ne le leur ai jamais demandé.

Pour quelques minutes elle navigue entre ciel et terre. Elle n'est nulle part. Elle est ailleurs, hors de tout. En elle. En elle seule.

- Ils m'ont déjà demandé si c'était dangereux. Plusieurs fois ils m'ont demandé de téléphoner aussitôt que je suis redescendue.

L'année dernière sa plus longue absence fut celle qu'elle consacra à l'ascension des montagnes du Tibet.

- C'est loin ? Est ce qu'il y a des Yétis là bas ?

Cette varappe sur le toit du monde Jeannine y pensait depuis sa première réussite d'escalade avec sa prof de Gym.

- Combien vas tu emporter de pull ? Est ce qu'il y aura aussi des douches chaudes pour te réchauffer ?

La première fois qu'elle en a parlé à ses enfants Jeannine dormit mal.

- Tu dois être un peu folle. Tellement il fait froid. Tu vas être gelée et nous comment on va se faire à manger tout

seuls ?

- Tu ne pourras pas nous conduire à l'école. Nous on veut pas rester tout seul à la maison.

Le lendemain elle téléphonait pour expliquer qu'elle ne pouvait pas partir. Elle renonçait pour le moment. Et puis le lendemain elle annulait sa décision.

- Ils sont jeunes, ils ont toute la vie devant eux. Moi il faut que je me dépêche.

Les sommets blancs dansent devant elle. Elle ne pense plus qu'à son départ.

Mais aujourd'hui Jeannine continue de planer. Elle a mal à la tête. Il fait froid. Elle regarde son poignet. Elle ne doit pas rater le moment d'ouvrir son parachute.

- Est ce que maman va rentrer ce soir ?

Les enfants reviennent de l'école avec ceux d'une voisine. Ils ont mangé à la cantine et la journée a été longue.

- La dernière fois il ne faisait pas beau et maman a attendu deux jours. Nous aussi on a attendu qu'elle revienne.

Jeannine voit la terre qui se rapproche. Tout se dessine avec clarté.

- Peut être qu'un jour on n'aura plus de maman. On sera orphelin et on sera malheureux. Mon copain m'a dit que ça ne servait à rien ce qu'elle faisait.

Jeannine regarde avidement. Des heures intenses quand elle prépare son sac, quand elle écoute le bruit de l'avion qui grimpe vers le ciel, qui l'emporte. Moment intense quand elle se laisse basculer, attirée par le vide. Moment intense quand elle écarte les bras pour sentir l'air qui la pousse.

- Il faudra qu'on se sépare. On ira dans des maisons où il y a plein d'autres enfants qui sont tout seuls.

Elle enchaîne quelques figures. Le vent ne s'y prête pas beaucoup. Elle se contente de mémoriser ses enchaînements.

- C'est une drôle de façon de gagner de l'argent. Papa il est mort en moto. Il allait trop vite.

- Je ne le connais même pas.

- Si ! J'ai vu des photos. Maman nous les a montrées.
- C'est pas pareil que le papa des autres. Nous il peut jamais nous embrasser.
- Il nous gronde pas non plus.

Pendant presque trois mois ses enfants sont restés à la maison avec une nourrice. Elle n'en eut aucune nouvelle pendant les quatre premières semaines. Seule aussi entre le camp de base et le sommet. Seule à vaincre quelque chose.

- Tout avoir. C'est ce tout qui m'obsède et qui me hante. J'imagine que nous vivons plusieurs vies pour cela, pour ce tout. Ce doit être pour tout vivre, que nous n'en finissons pas d'exister. Qu'importe la mort. Je continuerai encore demain ou bientôt.

L'air manque à ces hauteurs inhumaines. Jeannine respire calmement, profondément. Elle doit s'arrêter souvent. Mais elle avance inexorablement. Elle veut vivre l'arrivée au sommet du monde.

- Qu'importe la logique et le sens des choses. Cette idée me plaît. Tout. Tout vivre. Tout mourir. Tout confondre, sans aucun sens, sans choix surtout. C'est cela : sans choix.

Pendant deux étés, Jeannine vend des glaces et des boissons sur la plage, en plein soleil, vêtue d'un String. Elle voit les regards se tourner vers elle. Magnifique, bronzée, jeune, les seins fermes et ronds, les cheveux volants un peu, le regard aussi vif que les reflets sur la crête des vaguelettes.

Elle marche sur la plage, tout un mois, pour gagner sa vie, pour pouvoir plonger dans l'eau le matin, monter sur sa planche le soir. Glisser sur l'eau, le long de la côte. Virer, sauter, retomber.

Un bras se lève.

- Que voulez vous ? Chouchou, glace, boisson fraîche ?
- Rien. Je ne veux rien. Je vous regarde marcher et vous êtes idéale. Belle et splendide. Le bonheur esthétique parfait. Il m'a fallu du temps pour vous croire réelle.

- Vous êtes gentil mais je veux surtout vendre quelque chose et gagner un peu d'argent, même si je le fais en bronzant.

- Je vous vois presque tous les jours. C'est devenu ma raison de venir ici, j'attends votre passage avec l'impatience d'un esthète qui ouvre la porte d'un musée, d'un théâtre, d'une galerie ou d'une église. Je m'installe sur le sable comme devant le rideau rouge et j'attends la vedette.

Jeannine patiente, intéressée, étonnée, contente d'être belle.

- Ici le rideau est bleu et le tapis est blanc. Je ne pourrais pas mieux dessiner la femme idéale.

- Vous ne voulez vraiment rien ?

- Non. Combien coûte une boisson ?

- 6 francs

- Et bien tenez voilà 20 francs comme pour boire ensemble, en rêve, en imagination. Un prix dérisoire pour le seul bonheur de vous voir marcher encore longtemps. Pour le bonheur de savoir qu'une femme telle que vous existe.

Le lendemain elle répond d'un petit signe de la main à celui de son plus étrange client.

Elle est toujours allée où la porte s'ouvre. Ses amours, ses enfants, ses amis, ses boulots. Elle ne peut parler de sa ligne de vie qu'en se retournant. Elle aime ce qu'elle peut prendre, elle oublie ce qui n'est plus à portée de ses mains. Comme l'alpiniste qui suspend sa vie à chaque prise et l'abandonne aussitôt pour une autre. Elle trace sa ligne vers un sommet. Le but qui met fin à tout.

Rien ne fonctionne. Jeannine tire encore sur la poignée. Elle ne pense pas à la mort. Elle essaie calmement de décrocher son parachute. Et trois secondes plus tard elle s'écrase au sol.

- Aie.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- C'est comme si je venais de recevoir un grand coup

dans le ventre. J'ai mal.

- Arrête de crier.

- Maman j'ai mal.

- Ça ne sert à rien. Maman n'est pas là.

L'enfant pleure déjà. Il ne sait pas. Mais il vit déjà la douleur que sa mère n'est plus là pour effacer.

Lors de ses funérailles une petite foule bigarrée, amusée, loquace et colorée, se retrouve dans le village avant de s'avancer vers le cimetière.

Près du cercueil ses deux enfants, orphelins. Comme le furent jadis leurs parents. Personne ne vient leur parler. Un autre monde, une autre société, d'autres personnes enterrent leur mère. Ils sont tout seuls pour continuer leur vie. Seuls comme leurs parents sur leur moto, leur montagne, leur parachute.

Ils vont être aidés par des gens qui vivent ici. Des gens calmes qui n'ont rien à dire, qui savent ce qui les attend et qui n'en ont pas peur.

Octobre 1997